

XYZ. La revue de la nouvelle

Le trois-et-demie de l'homme illustré

Normand de Bellefeuille



Numéro 97, printemps 2009

Irritation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Bellefeuille, N. (2009). Le trois-et-demie de l'homme illustré. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 28–30.

Le trois-et-demie de l'homme illustré Normand de Bellefeuille

MAIS qu'est-ce qui avait bien pu l'irriter à ce point ? J'avais beau me repasser inlassablement et en boucle toute notre conversation de ce jour-là — un mardi, on ne se voit que le mardi, depuis quand donc ? —, et intégralement s'il vous plaît — tant il est vrai que malgré l'âge je garde encore aujourd'hui une mémoire rarement faillible —, j'avais beau me ressouvenir de chacune de mes intonations, du moindre de mes gestes, de toutes mes expressions faciales et même de mes silences et de la signification que je croyais bien leur donner, rien, absolument rien ne me semblait susceptible de susciter une telle réaction. Car bien pire que la pire des répliques, le silence souvent s'avère être une arme drôlement plus efficace... et blessante.

Je me suis bien douté de quelque chose lorsque, la semaine suivante, je ne l'ai pas vue au lieu habituel de nos traditionnels et toujours scrupuleusement respectés rendez-vous. Personne ce mardi-là sur ce banc qui — depuis combien d'années donc ? — avait été le seul témoin de nos longues et amicales conversations. Pas là, elle qui arrivait toujours la première, bien avant l'heure prévue, pour pouvoir claironner, chaque fois, qu'elle, au moins, ne s'était jamais présentée en retard ! Ce qui ne m'était d'ailleurs jamais à moi-même arrivé. Je n'étais tout compte fait fautif, à ses yeux, que d'être toujours bêtement et parfaitement à l'heure.

Ce mardi-là, je sus immédiatement qu'elle ne viendrait pas, pour la toute première fois depuis quand donc ? Qu'elle ne viendrait pas ce jour-là, ni peut-être aucun autre mardi d'ailleurs. Je le sus comme il nous arrive à l'occasion de savoir intuitivement les choses de très grande importance.

Mais qu'avais-je donc bien pu dire ou faire pour mériter une telle injuste désertion ?

Personne non plus la semaine dernière, non plus qu'hier — c'était bien mardi hier ? — alors que je m'étais violenté même pour arriver une bonne heure à l'avance. Aurait-elle pu ainsi

prendre la mouche pour une banale remarque sur ces nouvelles taches brunes qui lui tavelaient de plus en plus les mains ? Ou alors à cause de ces trois ou quatre mots — oh, à peine, vraiment — sur ce tout nouveau menton qui s'ajoutait, un peu grotesquement il est vrai, à ces deux ou trois autres qui lui dissimulaient déjà tout à fait le cou ? Après tout, n'étions-nous pas de bons amis, de très bons amis, les meilleurs, les plus proches, les plus fidèles... et depuis combien d'années déjà ? De tels amis n'ont-ils pas le droit parfois de s'avouer des choses un peu intimes ? Au risque même d'une légère indélicatesse ? À quoi donc sinon peuvent bien servir les véritables amis ?

Tenant donc à tout prix à éclaircir les choses et à dissiper un éventuel malentendu, je me suis résigné à une démarche qui m'horripile depuis toujours — depuis combien d'années déjà ? — : téléphoner !!!

C'est avec une certaine fébrilité, je l'avoue — ma main tremblait-elle même un peu ? — que je composai les dix chiffres que j'avais bien évidemment dû chercher dans l'annuaire qui était lui-même enfoui sous une impressionnante stalagmite de vieux publi-sacs. La sonnerie — depuis quand donc n'avais-je pas entendu cette insupportable mélodie ? — retentit au moins sept fois avant qu'une voix à la fausse sensualité toute numérisée m'apprenne qu'« il n'y avait pas d'abonné au numéro que j'avais composé... »

Avais-je été à ce point irritant qu'elle avait décidé de faire modifier son numéro de téléphone ? Aurais-je trop insisté sur sa calvitie galopante ou alors sur sa claudication quasi loufoque depuis sa fracture de la hanche ? Serait-elle devenue à ce point susceptible ? Eh bien, elle n'allait pas si facilement s'esquiver ! Hier, je pris donc en mains mon courage et décidai de traverser ce parc qui — depuis combien d'années donc ? — sépare nos deux modestes trois-pièces, eux-mêmes étant exactement vis-à-vis, dans la même ligne et à égale distance de ce vieux banc, témoin fidèle de nos longues et amicales conversations.

Aucun doute, le doigt qui appuya sur la sonnette était anormalement agité. Dès que je vis, par l'un des carreaux de la porte, l'avant-bras tatoué qui s'appêtait à m'ouvrir, je sus que les

choses n'allaient pas nécessairement se passer comme je l'avais souhaité et que ce n'était pas ma vieille amie qui se préparait à m'accueillir. Avant même de m'adresser au grand gaillard illustré qui me faisait maintenant face, je levai machinalement les yeux vers les quatre chiffres de l'adresse pour m'assurer que je ne m'étais pas bêtement trompé de porte. Puis, encore plus troublé que si je m'étais effectivement fourvoyé, je balbutiai difficilement :

— Est-ce qu'Henriette est là ?

— Tu t'es trompé d'hospice, grand'pa... pas pantoute d'Henriette icitte !

— Elle a même déménagé...

— 'sais pas moé... ça fait cinq ans qu'chus là... beau p'tit trois-et-demie... pis pas cher... le proprio arrivait pas à louer... faut dire que tout l'monde dans l'coin savait qu'la vieille s'était pendue dans cuisine... pas ben bon ça pour attirer la clientèle... moé qu'est-ce tu veux qu'ça m'fasse une pendue... heille, grand'pa, m'écoutes-tu ? Comment tu dis qu'a s'appelait, ta vieille ?

— Excusez-moi... je voulais pas déranger...

Tout à coup, le parc qui me séparait de mon petit trois-pièces me parut un véritable désert à traverser. Je dus même m'asseoir quelques instants sur notre banc pour reprendre mon souffle. Pendue ? Je l'avais donc irritée à ce point ? Comment était-ce possible ? Quand était-ce donc ? Il y a quelques semaines à peine, non ? Pendue ?

Je repris lentement ma marche, de moins en moins certain pourtant que j'allais reconnaître ma rue et mon logement... je ne me souvenais plus précisément que d'une chose : un grand gaillard illustré habitait depuis cinq ans le modeste trois-et-demie d'une pendue... mais quand était-ce donc ?